

NOGUEIRA RAMOS Martin, *La Foi des ancêtres. Chrétiens cachés et catholiques dans la société villageoise japonaise XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*

Paris, CNRS Éditions, 2019, 416 p.

Jean-Pierre Dedieu

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/4526>

ISSN : 2189-1893

**Éditeur :**

Institut français de recherche sur le Japon (UMIFRE 19 MAEE-CNRS), Maison franco-japonaise

**Édition imprimée**

Date de publication : 23 janvier 2019

Pagination : 388-389

ISSN : 1340-3656

**Référence électronique**

Jean-Pierre Dedieu, « NOGUEIRA RAMOS Martin, *La Foi des ancêtres. Chrétiens cachés et catholiques dans la société villageoise japonaise XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles* », *Ebisu* [En ligne], 56 | 2019, mis en ligne le 24 décembre 2019, consulté le 17 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/4526>

---

## Recension

---



---

© NOGUEIRA RAMOS Martin,  
*La Foi des ancêtres. Chrétiens cachés et catholiques dans la société villageoise japonaise XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, CNRS Éditions, 2019, 416 p.

Le caractère fouillé de l'analyse, la mise en œuvre équilibrée de sources occidentales – en particulier les archives des Missions étrangères de Paris – et japonaises, donnent à cet ouvrage une portée qui dépasse le cadre limité du phénomène quantitativement marginal qu'il décrit. En effet, la redécouverte au XIX<sup>e</sup> siècle de communautés japonaises chrétiennes, survivantes des conversions du XVI<sup>e</sup> siècle, et leur réintégration dans l'Église catholique, interpellent à juste titre par leur aspect mémoriel, mais ne représentent qu'un point de détail tant dans l'histoire interne du Japon que dans celle des missions chrétiennes. En revanche, elles ouvrent des perspectives passionnantes pour l'histoire générale du fait religieux.

Les quelque 300 000 catholiques présents au Japon, essentiellement à Kyūshū au début du XVII<sup>e</sup> siècle, se

trouvent progressivement coupés de l'Église universelle et privés de leur encadrement religieux sous l'effet de la pression à laquelle les soumet le gouvernement. Les leaders politiques, qui avaient été les moteurs de la conversion, lâchent les premiers, suivis par les missionnaires, puis par le clergé autochtone, et enfin par les catéchistes. Les laïcs se retrouvent seuls. Les archives de l'administration japonaise (qui mène des campagnes d'éradication jusque dans la dernière moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, puis encore dans la première du XIX<sup>e</sup>) montrent qu'une soixantaine de milliers de fidèles subsistent dans la discrétion, en petites communautés rurales. Ils composent avec le bouddhisme ambiant, acceptent les rites extérieurs, mais conservent un fort sentiment identitaire, qui se traduit par une endogamie presque parfaite. Totalement intégrées à la vie économique locale, dotées de leaders non dépourvus de surface économique, ces communautés secrètent une hiérarchie religieuse propre, de conducteurs de prière et de « baptiseurs ». Dynamiques, elles commercialisent les produits de la mer, et colonisent des îles peu peuplées. Elles construisent une religion idiosyncrasique, fondée sur le rite, la mémoire des prières et des formules rituelles, sur la notion de contrition qui se substitue au sacrement de pénitence, impraticable en l'absence de clergé. À leurs

yeux, leur religion n'est pas importée, mais celle de leurs ancêtres et c'est par fidélité qu'ils sont différents des autres.

L'administration est au courant, mais, sauf quelques accès de fièvre, laisse faire. Jusqu'à ce que ces communautés entrent en contact, en 1865, avec des représentants officiels de l'Église romaine. Des deux côtés, ce fut un éblouissement, vite suivi de difficultés. Les missionnaires français sont atterrés par l'imprécision des rites – deux siècles de transmission orale de formules latines laissent des traces – et par celle du cadre théologique. Les fidèles japonais s'inquiètent de la remise en cause de leurs pratiques. Les pages qui traitent de ces questions sont passionnantes. Ce contact avec les étrangers, et la confiance nouvelle de ces « chrétiens cachés », dont beaucoup abandonnent leur camouflage bouddhiste, provoque une très vive réaction du gouvernement japonais qui, d'abord à la fin du shogunat, puis au début de l'ère Meiji, déclenche ce qui fut sans doute l'une des plus dures des campagnes d'éradication : plusieurs centaines de morts. À partir de 1873 et la reconnaissance officielle du christianisme, cependant, les choses se calment.

Une remarquable mise en perspective donc et des analyses nuancées d'une grande profondeur. Mais pourquoi enfermer ces trésors dans un cadre nippon-japonais? Aucune

mention de phénomènes semblables sous d'autres cieus, sauf une brève allusion aux marranes, rapprochement que je considère d'ailleurs comme susceptible de discussions. Et pourtant! La description de la religiosité de ces « chrétiens cachés » s'applique à la lettre aux morisques, ces descendants de musulmans échoués dans la Manche castillane du xvr<sup>e</sup> siècle, que j'ai jadis étudiés à partir des sources inquisitoriales<sup>1</sup>. Tout y est, y compris l'incertitude sur l'unicité de la divinité. Loin de moi le comparatisme sauvage. Mais n'y a-t-il pas, en établissant un dialogue entre les deux domaines, moyen de mesurer les effets du facteur isolement et du facteur absence de clergé, dans un cadre monothéiste? Outre la lumière jetée sur des cas particuliers, on ouvrirait sans doute là des pistes sur la compréhension générale du phénomène religieux, en Occident comme en Orient. Comment faire dialoguer ces historiographies? Telle est, à mes yeux, la question fondamentale que pose cet ouvrage.

Jean-Pierre DEDIEU  
 Directeur d'études  
 au CNRS/IAO Lyon

---

1. Dédieu Jean-Pierre, « Les Morisques de Daimiel et l'inquisition (1502-1612) », in Cardaillac Louis (dir.), *Les morisques et leur temps*, Paris, CNRS, 1983, p. 496-522.